

d'une tunique sans insignes de grade, le corps entouré d'une large ceinture rouge, il avait conservé pour coiffure son képi d'officier de zouaves, entouré d'un mince et unique galon d'or, et qu'il remplaçait du reste volontiers par le tarbouch oriental, ce qui lui avait fait donner par les Arabes le surnom de Bou-Chechia, « l'homme au tarbouch ». Les Arabes l'appelaient encore Bou-Arraoua, « l'homme au bâton », parce qu'il ne sortait jamais sans une canne. Je l'entends encore avec sa parole brusque, cassante, quoique familière et aimable, développer sa maxime favorite : « Il faut faire de son temps trois parts : un tiers pour causer afin d'apprendre, un tiers pour se promener afin de surveiller, et un tiers pour rester chez soi afin de travailler. » Il faut croire que ce système, dont il ne s'écartait jamais, lui réussissait, car il imprimait à tout son monde une activité extraordinaire et, sur chaque question, il était mieux informé que celui qui l'avait uniquement étudiée. Les idées qu'il avait appliquées avec un entrain et une persévérance infatigables étaient toutes nouvelles, et il les avait conçues dans le maniement continu des affaires de l'Algérie.

Hantés par les souvenirs du dénouement fatal de l'expédition d'Égypte, et par la crainte de démantibuler leur budget, nos hommes d'État avaient peur de la colonisation. Ils la décourageaient à plaisir. Quelques stations maritimes, quelques points fortifiés sur le littoral : tel était leur rêve timide. Le général de Lamoricière, au contraire, pensait que la soumission complète de l'Algérie n'était pas au-dessus de nos forces, mais que pour l'accomplir il fallait changer de fond en comble les vieux errements et passer résolument de la défensive à l'offensive ; que pour cela il fallait plonger dans l'intérieur, non pas au moyen de petites garnisons, sans puissance et sans action, retranchées derrière des murailles et submergées dans le flot indigène, mais au

moyen de fortes colonnes mobiles parcourant le pays en tous sens, vivant sur lui, nourrissant la guerre par la guerre et frappant sans relâche dans leurs intérêts, et jusqu'à ce qu'elles demandassent grâce, ces populations dont nous n'avions pu encore vaincre l'hostilité. Ce système se complétait par un plan général de colonisation, attirant en Algérie, grâce à de larges concessions de terres et de villages tout construits, une population française destinée à contre-balancer, au bout de quelques années, la population indigène.

Bugeaud, lui-même, partageait ces idées, et s'il y eut par la suite entre eux quelques tiraillements, ils provenaient non pas de divergences de vue sur les questions fondamentales, mais des aspérités de caractère du général, qui oubliait trop facilement les égards dus aux glorieux services de ses lieutenants, pour ne se souvenir que d'une chose, c'est qu'ils naissaient à peine, alors que lui avait déjà conquis, sur les champs de bataille de la Grande Armée, les grades dans lesquels il les trouvait, et qui avait la fâcheuse manie de les traiter parfois en écoliers.

A peine en possession de son commandement, le général de Lamoricière commença d'appliquer son programme. La tribu puissante et valeureuse des Gharrabas était à sa portée, puisqu'elle bloquait pour ainsi dire Oran. Elle fit les frais des premières expériences. Voici comment il procéda. Quand les portes d'Oran étaient fermées, le soir, afin qu'aucun avis ne pût sortir de la ville, l'ordre de marche était communiqué aux troupes, qui se mettaient silencieusement en route, au milieu de la nuit, afin d'arriver au petit jour au point désigné. Il n'y avait jamais de mécomptes, parce que le général était toujours admirablement renseigné, payant toujours généreusement les espions. On trouvait invariablement ce qu'on cherchait, c'est-à-dire un établissement arabe, des tentes, des troupeaux et par

conséquent du butin. On donnait tête baissée sur l'ennemi, et on ramenait des dépouilles opimes qu'on entassait pour l'approvisionnement de la troupe, en prélevant une part très large pour les auxiliaires, les alliés et... les indicateurs. Ces expéditions-là n'étaient pas toujours sans danger, et le 11 novembre notamment, on se battit jusqu'aux portes d'Oran avec les Gharrabas; le chef d'état-major, colonel de Maussion, fut blessé mortellement, et, sans le dévouement d'un brigadier du 2^e de chasseurs d'Afrique, qui lui donna son cheval, il tombait, encore vivant, entre les mains des Arabes.

Mais ces combats exaltaient le courage de la troupe, lui rendaient confiance en elle-même et, suivant l'expression du général, donnaient de l'air à la garnison, jusqu'alors étroitement bloquée.

Le général de Lamoricière était toujours admirablement servi, et il méritait de l'être, parce que sa grande âme était au-dessus de cette jalousie mesquine qui porte certains hommes, réputés supérieurs, à rechercher comme entourage les médiocres. Il n'avait pas peur du talent; il le cherchait, il l'encourageait, il le faisait valoir. Presque tous ceux qu'il a distingués sont arrivés au sommet de la carrière: et le lieutenant-colonel Pélissier, et le capitaine Bosquet, son officier d'ordonnance, et le capitaine Trochu, son aide de camp, et, pour abrégé la citation, presque tous les chefs de l'armée française. Mais ses deux plus précieux collaborateurs étaient, sans conteste, le capitaine Daumas, du 2^e de chasseurs d'Afrique, notre ancien consul auprès d'Abd-el-Kader, qui avait organisé un admirable bureau de renseignements, et le capitaine de Martimprey, de l'état-major, chargé du service topographique, qui connaissait sur le bout du doigt tout le pays dont il avait dressé une carte, où se trouvaient relevés les moindres campements arabes, à une tente près.

Une expédition, préparée par le capitaine Daumas et guidée par le capitaine de Martimprey, arrivait aussi sûrement à son but qu'un train de voyageurs arrive à une gare. Le capitaine de Martimprey marchait à la tête de la colonne, suivi d'un chasseur portant un fanion blanc avec une large étoile rouge. On l'avait surnommé « l'Étoile Polaire ».

Au mois de novembre, je venais d'obtenir les galons de maréchal des logis fourrier, après un an de grade de brigadier, lorsque mon père se décida à quitter l'Afrique. Il appartenait, lui aussi, à la vieille école, et hanté comme les autres des souvenirs de la campagne d'Égypte, il était partisan de l'occupation réduite au littoral. Et puis, il se sentait vieux, incapable de déployer l'activité qu'exigeaient les allures du nouveau commandant de la province. La mort de mon frère l'avait plongé dans un inconsolable désespoir. Ma mère, atteinte de consommation, était à deux doigts de la mort, et lui-même éprouvait les atteintes d'une goutte terrible dont il ne se releva jamais. Il demanda donc, au commencement de 1841, un congé de convalescence. Il ne pouvait se faire à l'idée de laisser son second fils sur cette terre d'Afrique qui lui avait déjà dévoré le premier, et, prétextant les fièvres intermittentes dont je ne parvenais pas à me débarrasser, il voulut m'emmener avec lui en France, avec l'espoir de me faire passer comme sous-officier dans le régiment de cuirassiers que commandait mon oncle, le colonel de Chalendar. Dans l'état où ils se trouvaient, je ne pouvais pas me dispenser d'accompagner mes parents; mais je comptais bien revenir à mon régiment, car l'Afrique, c'était pour moi l'avenir ouvert, et la cuirasse, c'était l'avenir fermé. Mais il ne fallait jamais heurter de front mon père, et je me soumis. Il fut remplacé à Mostaganem par le colonel Tempoure, du 15^e léger, qui amena avec lui, comme chef du bureau arabe, le capitaine d'artillerie

Walsin-Esterhazy. La garnison fut augmentée, afin de pouvoir rayonner au dehors et mettre à la raison la remuante tribu des Haschem-Daro, installée sur la rive gauche du bas Cheliff.

Nous nous embarquâmes à Alger sur un aviso à vapeur, commandé par un tout jeune lieutenant de vaisseau qui portait un des plus grands noms de France, le comte Jean d'Harcourt, mort récemment capitaine de vaisseau en retraite, à Paris. Un temps affreux nous força de relâcher à Port-Mahon, où la France entretenait un hôpital militaire sur lequel on évacuait le trop-plein des hôpitaux d'Afrique. A Toulon, il fallut purger une quarantaine de sept jours, dans un lazaret qui ne brillait certes pas par le confortable. De Toulon à Paris, par Marseille et Lyon, nous fîmes connaissance avec un nouveau système de diligence qui avait six roues, qu'on appelait le « Sirius » et qui n'en marchait pas plus vite, car elle nous laissa plusieurs fois en panne. Les médecins, qui avaient ordonné à mon père les eaux de Bourbonne pour sa goutte, m'y envoyèrent par-dessus le marché pour guérir mes fièvres intermittentes. A cette époque-là, on n'y regardait pas de si près, et toutes les eaux paraissaient également bonnes pour toutes les maladies. Puis nous revînmes à Paris.

J'avais la nostalgie de l'Afrique. Songez donc ! les spahis se battaient là-bas. Bugeaud était arrivé. Il guerroyait avec le général de Lamoricière, et je n'y étais pas ! Je priai et suppliai mon père qui, heureusement, ne se doutait pas plus que moi de l'irrégularité de mon engagement, car il m'aurait gardé. Il céda enfin. Mais, pour jouir de moi jusqu'à la dernière minute, il écrivit au sous-intendant de Toulon, et le pria de m'inscrire sur l'état d'embarquement du premier mardi de septembre 1841, en le prévenant que je n'arriverais que la veille au soir, juste à temps pour partir par le courrier hebdomadaire. Le vendredi soir, il m'accompagna à la

malle-poste qui faisait le service de Marseille, où je devais arriver le lundi, pour prendre la diligence qui devait me mettre le même jour à Toulon, avant la fermeture des bureaux de la sous-intendance. C'était parfaitement combiné. Mais, le dimanche soir, en sortant de Montélimar, les chevaux s'emportent et la malle verse. J'étais son seul voyageur, et je n'eus rien. Seulement, le conducteur et moi, nous ne pouvions pas remettre la voiture sur ses roues. Nous perdîmes, à aller chercher des secours au diable, plusieurs heures que nous ne pûmes pas rattraper. De sorte que, quand nous arrivâmes à Marseille, la diligence de Toulon était partie. Il fallut attendre le soir et n'arriver à Toulon que le mardi matin. Je cours chez le sous-intendant ; les bureaux étaient fermés. Je cours au port ; on relevait l'escalier du bateau qui allait partir. Je me précipite pourtant et je me faufile parmi les passagers, sans qu'on fasse attention à moi, au milieu de la manœuvre. Quand le second s'aperçut de ma présence, nous étions déjà loin ; il aurait fallu me jeter à la mer, et l'on me garda.

Nous arrivâmes à Alger, le jeudi matin. Il partait le soir même un courrier pour Oran. Courir à l'état-major pour obtenir la faveur d'en profiter, être renvoyé à la sous-intendance chargée des transports, être repoussé avec perte par le sous-intendant, qui avait terminé ses états d'embarquement et qui me remettait à huitaine, en m'offrant la subsistance au 1^{er} chasseurs d'Afrique, tel fut l'emploi de ma journée, en y comprenant de nombreuses malédictions contre l'administration. Je résolus de me passer du sous-intendant, comme à Toulon, et je m'en allai tranquillement avec un canot sur le bateau d'Oran. J'avais mal pris mon temps. Les militaires de ma qualité ne sont reçus qu'en troupeau à bord des bateaux, et le second, me voyant tout seul, m'invita à aller rejoindre les autres. C'était précisément la diffi-

culté, car je n'avais pas de place parmi les autres. Je redescendis dans mon canot et je me mis à croiser patiemment dans le port, guettant l'arrivée du premier chaland qui amènerait des camarades, pour me faufler parmi eux, s'il était possible. Mon étoile voulut que ce premier convoi arrivât sous la conduite d'un maréchal des logis de gendarmerie nommé Dron, que j'avais connu à la brigade de Mostaganem.

— Eh! comment ça va? Ce cher ami! Enchanté de vous voir!

Et je sautai immédiatement dans son bateau. Quand il monta, le premier, à bord de l'avis, je le suivis en lui parlant tout le temps, pendant qu'il comptait, à la coupée, un à un, les hommes confiés à sa garde. Mais quand il descendit dans son chaland, je ne le suivis pas. Je croyais aller à Oran directement. Notre bateau s'arrêta à Mostaganem. Je débarquai inconnu sans tambour ni trompette, et véritablement je jouais de bonheur; les spahis étaient là, dans la colonne expéditionnaire commandée par le général Bugeaud, le nouveau gouverneur général, ayant sous ses ordres le général de Lamoricière et le général Bedeau. Le général Bugeaud avait voulu conduire un grand convoi de ravitaillement à Mascara, où il comptait transporter sa nouvelle base d'opération; mais, apprenant qu'Abd-el-Kader occupait en force les passages d'Ackbet-Khedda et Aïn-Kebira, il avait jugé à propos de se débarrasser de ses impedimenta, quitte à les réexpédier plus tard sur Mascara, lorsqu'il aurait auparavant infligé à l'ennemi une leçon et rendu la route libre.

C'est ainsi que je retrouvai avec une joie profonde ma place dans mon cher escadron.

Que de choses s'étaient passées pendant ces quelques mois d'absence! Et avec quelle avidité j'en écoutai le pittoresque récit fait par ceux-là mêmes qui y avaient

assisté! D'abord, l'Algérie possédait enfin Bugeaud, et Bugeaud était venu remplacer le maréchal Vallée avec un plan analogue à celui de Lamoricière, qui pouvait se résumer en deux mots : conquête et colonisation. Il était venu, certain d'être soutenu par le gouvernement et les Chambres, résolu, cette fois, à renoncer à la politique hésitante et contradictoire qui nous avait tant coûté et si peu rapporté. L'armée enfin avait un vrai chef.

A peine arrivé à Alger, il courut au plus pressé : ravitailler Médéah et Milianah, relever leurs garnisons épuisées et les mettre pour plusieurs mois en état de défense. C'est dans cette première expédition que se passa une scène très courte, mais très caractéristique et très regrettable, due à la désinvolture avec laquelle le futur vainqueur d'Isly traitait ses lieutenants. Je n'y ai pas assisté, bien entendu, mais toute l'armée la racontait.

Quand on sort de Milianah pour descendre dans la plaine du Chélif, que les Arabes appellent, dans cette partie du moins, Bou-Khrochfa (la plaine aux chardons), on suit une route taillée dans la paroi de la montagne, et dont les nombreux lacets se développent largement, pour embrasser la tête de ravins profonds qui la coupent sur plusieurs points. Par ces ravins, les Kabyles de la tribu des Beni-Menasser débouchaient ordinairement, pour assaillir en flanc la colonne descendant dans la plaine. Le général Bugeaud, très au fait de cette mauvaise habitude, s'était promis de la faire perdre aux Kabyles par une leçon sanglante. Il avait donc ordonné que la brigade Changarnier restât en position aux portes de Milianah, dérobée à la vue des Arabes, et qu'au signal de trois coups de canon elle sortît de son embuscade pour se précipiter sur le flanc de l'ennemi, entassé dans les ravins et en flagrant délit de fausse manœuvre, c'est-à-dire sans défense. Quand le

critica

général Changarnier, à cheval à la tête de sa brigade, vit l'ennemi s'engouffrer dans les ravins, jugeant le moment venu d'attaquer, il se jeta sur lui vigoureusement, lui fit subir des pertes cruelles et le mit en fuite dans le plus grand désordre, mais sans attendre le signal des trois coups de canon. Le général Bugeaud aimait à faire sur le terrain même une sorte de conférence aux généraux et aux chefs de corps pour leur faire comprendre sa pensée, lorsqu'il s'agissait d'entreprendre une opération délicate, ou pour juger une manœuvre quand elle était exécutée. Nous croyons bonnement avoir emprunté aux Allemands la critique après les manœuvres, tandis qu'elle est, au contraire, chez eux, une importation toute française. Le soir de cette affaire, il réunit ses officiers au bivouac pour faire devant eux l'examen de la journée. « Nous avons, dit-il, infligé à ces Kabyles un traitement dont ils se souviendront; mais notre succès eût été plus complet si la brigade, postée en embuscade, avait attendu le signal que je devais donner. De la place que j'occupais, j'embrassais tout le théâtre de l'action, et j'étais mieux à même que personne de juger quand il convenait d'attaquer. »

— Mais, mon général, s'écria aussitôt le général Changarnier, c'est moi qui commandais cette brigade. C'est par mon ordre qu'elle a attaqué avec une fougue et une impétuosité dont vous avez pu juger les résultats.

— Eh bien, si c'est vous qui avez commis la faute, c'est à vous que s'adresse mon observation.

— Il y a six ans, mon général, que je fais la guerre en Afrique sans interruption. Je crois y avoir acquis quelque expérience, et jamais on ne m'a adressé un pareil reproche.

Le général Bugeaud, émoustillé par le ton que prenait la conversation, lança alors cette réplique célèbre dont il ne calculait pas la portée : « Qu'est-ce que cela

fait? Le mulet du maréchal de Saxe avait fait la guerre vingt ans, et il était toujours un mulet. »

Il est facile de s'imaginer l'effet que produisirent ces paroles sur les assistants, et surtout sur un interlocuteur dont l'excès de modestie n'était pas le défaut saillant, qui avait, au contraire, conscience de son incomparable valeur et dont l'amour-propre était encore excité par les éloges qu'on lui avait justement prodigués. Ainsi naquit un malentendu qui amena une brouille irrémédiable entre le général Changarnier et son illustre chef et le départ momentané du glorieux soldat.

Tranquille du côté d'Alger, le gouverneur général partit pour Oran, où il allait diriger son principal effort, et où l'occupation de Mascara devait être le pendant de l'occupation de Médéah et de Milianah. Abd-el-Kader, de son côté, avait profité de la trêve de 1840 pour fonder des établissements nouveaux dans des régions qu'il croyait à l'abri de nos coups, sur la limite du Tell et des Hauts-Plateaux : à Boghar et Thaza, dans la province d'Alger; à Teckdempt et à Saïda, dans la province d'Oran. Le gouverneur voulait commencer par détruire Teckdempt. Il occupa tout d'abord Mascara, où il laissa une petite garnison, commandée par le lieutenant-colonel Géry. La carrière militaire de cet excellent officier pouvait paraître terminée déjà lorsqu'il vint en Algérie, car il quittait le commandement en second du collège militaire de la Flèche, qui paraissait pour lui une retraite anticipée. Il obtint cependant son passage dans le service actif, et le général de Lamoricière ne mit pas longtemps à découvrir en lui un mérite caché sous de modestes apparences. L'Émir ne disputa pas Teckdempt au gouverneur général. Il reporta encore plus au sud les approvisionnements accumulés dans cette place, et qui devinrent le noyau de la fameuse smala que nous ne devons connaître que bien plus

*Cette phrase, répétée deux à la
synala au Prince Reug en
sui dieha par Fedmes*

tard. On fit sauter tous les murs de Teckdempt, qu'on trouva déserte, et on abandonna ces ruines, le général Bugeaud ayant reconnu et marqué pour une occupation future une position stratégique bien meilleure, qui devint par la suite le poste de Tiaret et qui possède aujourd'hui le plus bel établissement hippique de l'Algérie.

La petite armée fut ramenée sous les murs de Mascara et employée pendant tout l'été à couper les moissons dans la belle plaine de Ghréis, afin d'affamer l'Arabe récalcitrant et d'approvisionner pour l'avenir, en céréales et en fourrages, nos colonnes victorieuses. Puis, elle se replia sur Mostaganem, et c'est à ce moment que je rejoignis mon régiment, à la veille de l'expédition sur Saïda.

Pauvre régiment! Le spectre du licenciement planait sur lui. Le ministre de la guerre avait même décidé qu'il n'y aurait pas, cette année, pour lui, d'inspection générale. Et cette mesure était considérée comme le prologue de la désarticulation. Déjà le résidu des spahis d'Alger avait été versé au 1^{er} de chasseurs d'Afrique. Presque aussitôt, il est vrai, on avait déploré cette faute et reconstitué une cavalerie indigène sous un autre uniforme et sous un autre nom. On l'avait appelée les « Gendarmes maures » et on lui avait donné pour chef le capitaine d'état-major d'Allonville. Le choix était excellent, car, sous une apparence chétive et débile, le capitaine d'Allonville était un merveilleux cavalier d'avant-garde, plein d'entrain, d'énergie, et peu embarrassé, d'ailleurs, par les liens de règlements inapplicables à la guerre d'Afrique. Ses gendarmes, à peine formés, étaient déjà célèbres par leurs faits de guerre. Mais les spahis d'Oran craignaient, eux aussi, leur absorption par le 2^e de chasseurs d'Afrique, et voyaient avec terreur se former à côté d'eux l'équivalent des gendarmes maures : les Moukhalias (porte-

fusils) du bey Ibrahim, qu'on avait donnés au capitaine Walsin-Esterhazy, secondé par quelques officiers de France qu'avait attirés l'appât des aventures.

Quelques-uns de nos officiers, fatigués d'un long séjour en Afrique, ou alarmés des bruits de dissolution, avaient demandé à rentrer en France, et ceux qui restaient ne constituaient plus des éléments assez forts et assez homogènes pour réagir contre la situation déplorable créée à tous par la mésintelligence persistante du colonel et du commandant de Montauban. Cette mésintelligence était arrivée à ce point que plusieurs fois déjà, sans l'intervention d'amis communs, les deux adversaires auraient vidé leur querelle à coups de sabre.

Yusuf, qui, par tempérament, faisait tout avec passion, et qui était en outre excité par l'espoir de sauver son régiment en le faisant valoir sous les yeux mêmes du gouverneur général, avait demandé à ses hommes, pendant cette campagne de Teckdempt, tout ce qu'ils pouvaient donner. Ils avaient été réellement magnifiques au combat de nuit de Cliou-Anet. Au combat de Calah, ils s'étaient jetés comme des furieux au beau milieu de la cavalerie arabe, et il avait fallu, pour les dégager, faire charger tout le 2^e de chasseurs d'Afrique. Lorsque, au retour de Teckdempt, la petite armée du général Bugeaud moissonnait la plaine de Ghréis, Yusuf, jaloux de les montrer aussi remarquables dans les travaux de la paix que dans les dangers de la guerre, était à cheval du matin au soir, au milieu de ses travailleurs qu'il excitait. Il n'était guère secondé, hélas! que par Fleury, nommé sous-lieutenant au mois de janvier précédent et revenu au régiment après un court séjour auprès du général de Garraube, en qualité d'officier d'ordonnance. Les autres officiers tenaient pour le commandant de Montauban.

Un matin, Yusuf, en parcourant les rangs des mois-